

Ce pays a besoin de vrais ateliers de création littéraire

par Alain ANDRÉ, Dane CUYPERS, Jean-Louis ESCARRET, Frédéric HOUDAER, Isabelle ROSSIGNOL, Olivier TARGOWLA et Lionel TRAN, écrivains et animateurs d'ateliers de création littéraire

Pourquoi le Ministère de la Culture, ou la région Ile-de-France, ne prendraient-ils pas en charge la création d'une École d'Écriture ? Les compétences existent, le public aussi.

Masochisme hexagonal ?

Le Monde des livres en date du 21 novembre 2008 consacrait un dossier à la formation des écrivains. On y traite de façon bien légère les ateliers d'écriture français, renvoyés à leurs « timides expériences ».

Sous le titre général « À l'école des écrivains », ce dossier évoque le succès des séminaires de « creative writing », où se forment désormais, aux Etats-Unis comme en Angleterre, une bonne partie des futurs écrivains. Il diagnostique, pour expliquer ce succès, l'alliage efficace de trois éléments. Une pratique : celle des ateliers d'écriture, qui ont « le vent en poupe ». L'intégration de ces ateliers dans les cursus universitaires, qui a « redonné du lustre aux études de lettres ». Et une carence des maisons d'édition : le travail de réécriture des manuscrits se fait désormais dans les ateliers d'écriture. Là-bas, en somme, qui veut « devenir écrivain » se bat pour intégrer un master, souvent des plus sélectifs.

Les reportages du dossier font découvrir, à titre d'exemples, les universités anglaises de Bath et surtout d'East Anglia, « l'incubateur » des nouveaux talents britanniques, ainsi que « l'industrie » américaine des ateliers d'écriture. Bref, on « découvre », une fois encore, que Ian McEwan, Ann Enright, etc., dans le Royaume Uni, ou Raymond Carver, Richard Ford, John Irving et beaucoup d'autres, aux États-Unis, se sont formés en suivant des ateliers d'écriture.

Fort bien. Notre surprise vient de ce qu'un seul article du dossier est consacré au succès considérable des ateliers d'écriture dans notre pays. Il donne brièvement la parole à deux auteurs qui ont développé une pratique individuelle des ateliers d'écriture, François Bon et Olivia Rosenthal. Les ateliers français y sont présentés comme de simples adjuvants du lien social (bons, en somme, pour les publics en difficulté), ou comme de simples cours, destinés à des gens qui n'écrivent guère en dehors des séances.

Pauvre Europe, en somme, en dehors de l'Angleterre, et pauvre France ! Sauf que la réalité est assez éloignée du tableau — et qu'elle ne mérite pas ce masochisme.

Le paysage français

Il est exact que la formation à l'écriture, en France, ne passe pas principalement par l'université. À cela des raisons idéologiques (et d'histoire littéraire) : Nathalie Heinich, sociologue de l'art, pointe dans *Être écrivain. Création et identité* que deux grands récits de la formation de l'écrivain s'affrontent (1). Le récit français, issu de la tradition romantique, nous assure qu'écrire « ne s'apprend pas » : que le régime de l'écriture est « vocationnel ». Le récit américain, pragmatique, estime au contraire qu'écrire, comme peindre ou composer de la musique, sont des pratiques qui s'apprennent pour une large part : que le régime de l'écriture est « professionnel ». La plupart des animateurs d'ateliers littéraires, en France, défendent le second point de vue : s'il existe des écoles des beaux-arts et des conservatoires de musique, pourquoi n'existerait-il point d'écoles d'écriture ?

À cela, aussi, des raisons institutionnelles. Pour enseigner les lettres, dans l'université française, il convient d'être le spécialiste incontesté d'un territoire critique ou historique : la ponctuation chez Chamfort, par exemple. L'écriture n'a guère de place à l'université, en dehors des dissertations, mémoires et thèses : de l'éternel commentaire. Le Québec ne doit le développement de ses ateliers d'écriture universitaires qu'à la proximité des États-Unis, qui a rendu plus aisée une petite révolution institutionnelle, fomentée contre un modèle d'études et d'organisation qui lui venait... de France.

Cette situation regrettable prévaut dans d'autres pays européens. Un système de formation universitaire complet à l'écriture existe seulement au Royaume-Uni, en Allemagne et en Tchéquie. Pour autant, les ateliers d'écriture français ne représentent pas seulement un maillage associatif serré, dont le rôle, en termes de lien social, d'appropriation de l'écriture et de diffusion de la littérature contemporaine, est d'ailleurs important. Ils proposent des activités, souvent de qualité, dans la plupart des villes moyennes de France. Ils remplissent bel et bien un rôle, de plus en plus important, dans la formation et l'accompagnement des futurs écrivains.

Depuis les années 80, des associations comme celle que fonda Elisabeth Bing, ou une société de formation comme Aleph-Écriture, travaillent les questions que soulève le projet de former à l'écriture littéraire. Les résultats de leurs travaux sont souvent publiés (2). Elles forment de façon approfondie et exigeante à la conduite de dispositifs de mise à l'écriture, permettent d'éviter les dérives auxquelles s'exposent les « animateurs d'ateliers d'écriture » improvisés.

Mais aussi, elles forment des écrivains : au-delà d'une cinquantaine d'ateliers de pratique régulière, Aleph-Écriture propose des ateliers de création dans une demi-douzaine de grandes villes françaises. Ils sont conduits par des écrivains-enseignants chevronnés. Des auteurs connus y sont invités ou associés (Charles Juliet, François Mauvignier, Régine Detambel et d'autres). En un ou deux ans, les participants sont accompagnés dans l'écriture d'un roman, d'un texte autobiographique, d'un recueil de nouvelles, d'un scénario ou d'un texte théâtral, etc. Au-delà, un service de lecture-diagnostic et d'accompagnement personnalisé permet à ceux qui en éprouvent le besoin de bénéficier du regard à la fois amical et exigeant qu'ils ont parfois bien du mal à trouver dans les maisons d'édition.

Bien sûr, devenir auteur se passe pour une part essentielle entre soi et soi, sur un chemin personnel. Bien sûr, les ateliers visent avant tout, non à « sortir des auteurs » pour rivaliser avec les « writers'workshops » américains, mais à faire découvrir et

aimer l'écriture comme la lecture, à faire penser l'acte créateur. Reste que le passage par l'atelier a influencé et contribué à construire le travail d'écriture de nombreux auteurs : comme Jeanne Benameur, Jeanne Sautière, Sylvie Gracia, Fabienne Swiatly, etc. – ou la plupart des signataires de ces lignes. Bien loin qu'ils y aient appris à produire des textes « formatés », ils leur ont permis d'affirmer la voix singulière qui est la leur.

Ce travail d'atelier commence à bénéficier d'une certaine reconnaissance. Parce que des écrivains – comme nous-mêmes -, ne jouent pas la carte de l'amnésie (du génie natif, « depuis le berceau ») et témoignent de ce que les ateliers d'écriture, au cours de leur roman particulier de formation, leur ont apporté. Parce que des « écrivants », de plus en plus nombreux, devinent ce qu'Annie Mignard affirmait au mois d'avril 1985 : « On n'est pas génial tout seul. Même si écrire est l'acte le plus personnel qui soit, encore faut-il, pour approcher de ses limites, que l'époque vous porte, qu'un milieu vous stimule. Si l'un et l'autre font défaut, reste à chercher ce référent manquant dans la confrontation avec ses semblables de tous bords. Alors on sent la force. » (3) Et une certaine reconnaissance. L'ampleur du phénomène, au reste – plus de 3000 participants chaque année dans une structure comme Aleph-Écriture, 20 000 environ dans l'ensemble des ateliers français – suscite des dossiers ou des articles, dans *Télérama*, *Libération*, *Paris-Match*, *le Nouvel Observateur* — et dans *Le Monde* (4).

Dans ces conditions, les « timides expériences françaises » doivent être renvoyées à leur origine — à la seule timidité de l'université dans le domaine. C'est-à-dire - sur ce point nous sommes entièrement d'accord avec le dossier du *Monde* -, à des carences, dont la réussite d'organismes comme Aleph Écriture constitue en quelque sorte le symptôme. L'innovation n'était pas le fait de l'Éducation Nationale : elle s'est réfugiée dans les mouvements pédagogiques, dans la formation et dans les associations.

Quel dommage pourtant (c'est le moins que nous puissions dire) que les étudiants en lettres, sans parler des autres, soient privés, par l'archaïsme de leur institution, d'une discipline, l'écriture, qui leur montrerait que la littérature est, avant toutes choses, avant la sédimentation et l'analyse du corpus innombrable qui en résulte, une pratique vivante ! Et quel dommage que la pratique des formateurs qui conduisent des ateliers d'écriture dans ce pays reste, comme le disait Michel de Certeau dans un rapport commandé en 1983 par le Ministère de la Culture et vite enterré : « un travail socialement inestimable et cependant mésestimé » (5) !

Et maintenant ?

Pointer l'archaïsme de l'organisation des études littéraires en France ne suffit pas. L'enjeu ne relève pas – pas seulement – du lien social. Il y va de la formation d'un nouveau corps de médiateurs, qu'on les appelle animateurs, formateurs, enseignants ou écrivains. Il y va d'un autre lien, à retravailler, entre la littérature contemporaine de qualité et son public potentiel : car avant de former des auteurs, dans les ateliers d'écriture, on forme d'excellents lecteurs. Et cela concourt, évidemment, à la la qualité de leur écriture.

Alors pourquoi des organismes travaillant au développement des ateliers d'écriture à visée littéraire ne bénéficieraient-ils pas de la visibilité, institutionnelle et médiatique, dont leur cause a besoin ? Puisque cette cause est utile, à la littérature contemporaine, à la langue française, aux citoyens de ce pays.

Pourquoi les établissements auxquels manquent des enseignants d'écriture – écoles des Beaux-Arts, de formation de photographes professionnels, instituts de formation de journalistes ou de scénaristes, etc. – ne passeraient-ils pas des partenariats avec les structures qui, depuis un quart de siècle, ont concentré les intervenants et les savoirs dans cette discipline invisible, et cependant omniprésente, qu'est l'écriture ?

Et pourquoi les départements de lettres, à l'université, n'emprunteraient-ils pas le même chemin ?

Se développe aujourd'hui un réseau européen d'écoles d'écriture. Il associe des universités (notamment celle d'Aix-en-Provence) et des centres privés d'ateliers d'écriture (comme l'Escola d'Esriptura à Barcelone, la Scuola Holden d'Alessandro Baricco à Turin, l'Académie de Poésie de Vienne ou l'Académie Littéraire Josef Skvorecký à Prague) (6). Pourquoi le Ministère de la Culture, ou la région Ile-de-France, ne prendraient-ils pas en charge la création d'une École d'Écriture ? Les compétences existent, à Aleph-Écriture et ailleurs, le public aussi ; il suffit de locaux, d'information et de conventions.

Oui, pourquoi ?

(1) Éditions La Découverte, 2005.

(2) Cf. Alain ANDRÉ, *Devenir écrivain (un peu, beaucoup, passionnément)*, Leduc.s, 2007 ; Mireille CIFALI et Alain ANDRÉ, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, 2007 ; Dane CUYPERS, *Question de style. Manuel d'écriture*, CFPJ, 2007 ; Isabelle ROSSIGNOL, *L'invention des ateliers d'écriture en France*, réécriture d'une thèse de Lettres Modernes, L'Harmattan, 1997.

(3) Avant-propos au n° 99 de la revue *Autrement* intitulé « Écrire aujourd'hui ».

(4) Roland Caussé publiait dans *Le Monde* du 6 juin 2008 un article intitulé « Ateliers d'écriture pour cultiver l'amour des mots : de petites structures proposent des expériences en groupe pour débutants ou confirmés. »

(5) In : *La prise de parole et autres écrits politiques*, Points-Seuil, 1983.

(6) European Network of Creative Writing Programmes (ENCWP), créé en décembre 2007. Cf. Muriel VILLANUEVA, responsable des relations internationales de l'Escola d'Esriptura de l'Ateneu Barcelonès, *L'ensenyament de l'escriptura creativa a Europa*, 2008.